

Notice
sur le Comte
Xavier de Maistre

Sainte-Beuve



Gloubik Éditions
2013

OEUVRES COMPLÈTES

DU COMTE

XAVIER DE MAISTRE

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

PAR

M. SAINTE-BEUVE

de l'Académie française

ILLUSTRATIONS DE G. STAAL

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE
EXPÉDITION NOCTURNE
LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE
LES PRISONNIERS DU CAUCASE
LA JEUNE SIBÉRIENNE

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL. 215



Cette étude sur le comte Xavier de Maistre a été écrite par M. Sainte-Beuve en 1839, à l'occasion du seul et unique voyage que le comte Xavier fit à Paris. L'auteur des *Portraits contemporains* se hâta de saisir au passage la figure de cet homme sensible et de ce talent aimable : c'est une esquisse d'après nature.

Nous avons eu occasion déjà, dans cette série d'écrivains français, d'en introduire plus d'un qui n'était pas né en France, et d'étonner ainsi le lecteur par notre louange prolongée autour de quelque nom nouveau. Celui-ci, du moins, est bien connu de tous, et Il n'y a pas besoin de précaution pour l'aborder. Le Comte Xavier de Maistre n'était jamais venu à Paris avant cet hiver ; il n'avait qu'à peine traversé autrefois un petit angle de la France, lorsque, vers 1825, il revenait de Russie dans sa patrie, en Savoie, et se rendait de Strasbourg à Genève, par Besançon. Ayant passé depuis lors de longues années à Naples, sur cette terre de soleil et d'oubli, il ne s'était pas douté qu'il devenait, durant ce temps-là, ici, un de nos auteurs les plus connus et les mieux aimés. À son arrive dans sa vraie patrie littéraire, sa surprise fut grande, comme sa reconnaissance : il s'était cru étranger, et chacun lui parlait de la Sibérienne, du Lépreux, des mêmes vieux amis.

Sans doute (et c'est lui plaie que de le dire) la renommée de son illustre frère est pour beaucoup dans

cette espèce de popularité charmante qui s'en détache avec tant de contraste. Les paradoxes éloquentes, la verve étincelante et les magnifiques anathèmes de son glorieux aîné ont provoqué autour de cette haute figure une foule d'admirateurs et de contradicteurs, une espèce d'émeute passionnée, émerveillée ou révoltée, une quantité de regards enfin, dont a profité tout à côté, sans le savoir, la douce étoile modeste qui les reposait des rayons caniculaires de l'astre parfois offensant. Quelle que fût l'inégalité des deux lumières, l'apparence en était si peu la même, que la plus forte n'a pas éteint l'autre, et n'a servi bien plutôt qu'à la faire ressortir. Heureuse et pieuse destinée ! La vocation littéraire du comte Xavier est tout entière soumise à l'ascendant du comte Joseph. Il écrit par hasard, il lui communique, il lui abandonne son manuscrit, il lui laisse le soin d'en faire ce qu'il jugera à propos ; il se soumet d'avance, et les yeux fermés, à sa décision, à ses censures, et il se trouve un matin avoir acquis, à côté de son frère, une humble gloire tout à fait distincte, qui rejaillit à son tour sur celle même du grand aîné, et qui semble (ô récompense !) en atténuer par un

coin l'éclatante rigueur, en lui communiquant quelque chose de son charme. Ç'a toujours été un rôle embarrassant que d'arriver le cadet d'un grand écrivain et de tout homme célèbre, ou simplement à la mode, qui vous prime, qu'on soit un vicomte de Mirabeau, un Ségur *sans cérémonies*¹, ou Quintus Cicéron, ou le second des Corneille. Pour trancher la difficulté, l'esprit seul ne suffit pas toujours ; le plus simple est que le cœur s'en mêle. Frédéric Cuvier mourant, il y a près d'un an, a demandé qu'on inscrivit pour toute épitaphe, sur la pierre de son tombeau : *Frédéric Cuvier, frère de George*. Le comte Xavier dirait volontiers ainsi dans sa filiale piété fraternelle. Mais, pour lui, il ne s'est jamais posé le rôle, il ne s'est jamais dit que c'était embarrassant ; il a senti que c'était doux, près de soi, d'avoir un haut abri dans ses pensées ; et cependant il s'en est tiré mieux que tous les cadets de grands hommes en littératures : il a trouvé sa

1 Le vicomte de Ségur, pour se distinguer de son frère lorsque celui-ci fut devenu Maître des Cérémonies sous Napoléon, et pour s'en railler un peu, écrivait volontiers chez ses amis : *Ségur sans cérémonies*.

place par le naïf, le sensible et le charmant².

Quelque part, à bon droit, qu'on fasse à la vocation singulière et déclarée des talents, ce n'est pas sans une certaine préparation générale et une certaine prédisposition du terroir natal lui-même, qu'à titre d'écrivains français si éminents, on a pu voir sortir de Genève Jean-Jacques, Benjamin Constant de Lausanne, et les de Maistre de Savoie, ceux-ci surtout, qui n'en sont sortis que pour aller vivre tout autre part qu'en France. La Savoie, en effet, appartient étroitement et par ses anciennes origines à la culture littéraire française ; laissée de côté et comme oubliée sur la lisière, elle est de même formation. Sans remonter jusqu'au moyen âge, jusqu'à l'époque chevaleresque où fleurissait bien brillamment, sous une suite de vaillants comtes, la tige de l'antique maison souveraine de ce pays, mais où, sauf plus ample

-
- 2 Le plus ancien de ces pieux cadets dont nous parlons est assurément Ménélas, le bon Ménélas, duquel Agamemnon disait : « Par moments il s'arrête et ne veut pas agir, non qu'il cède à la paresse ou l'imprudence, mais il me regarde et il attend :

Ἄλλ' ἐμὶ τ' εἰσορόων καὶ ἐμὴν ποτιδέγμενος ὄρμην. »

(*Iliade*, X, 123).

information, la trace littéraire est moins évidente ; sans se reporter tout à fait Jusqu'au temps du bon Froissart, qui se louait très fort pourtant de leur munificence :

Amé, le comte de Savoie³,

.....

Une bonne cote hardie

Me donna de vingt florins d'or ;

Il m'en souvient. moult bien encor ;

en s'en tenant aux âges plus rapprochés et après que le français proprement dit se fut entièrement dégagé du roman, dès l'aurore du XVI^e siècle on trouve quelques points saillants : dans les premiers livres français imprimés (mystères, romans de chevalerie ou autres), un bon nombre le fut à Chambéry ; on rencontre, archevêque à Turin, Claude de Seyssel, l'historien de Louis XII et l'infatigable traducteur : il était né à Aix en Savoie, Procédant d'Amyot en style bien plus que de Seyssel, le délicieux écrivain François de Sales, né au château de son nom, résidait à Annecy ; avec son ami le président Antoine Favre, jurisconsulte célèbre et père de

3 En 1368, Amé, ou Amédée VI.

l'académicien Vaugelas, il fondait, trente ans juste avant l'Académie française, une académie dite *Florimontane*, où la théologie, les sciences et aussi les lettres étaient représentées ; leur voisin Honoré d'Urfé en faisait partie⁴. On avait pris pour riant emblème, et sans doute d'après le choix de l'aimable saint (car cela lui ressemble), un oranger portant fruits et fleurs, avec cette devise : *Flores fructusque perennes*. Mais le vent des Alpes souffla ; l'oranger fleurit et bientôt mourut. Pourtant. Cette seule pensée indique tout un fonds préexistant de culture. Vaugelas, le premier de nos grammairiens corrects et polis, était venu de Savoie en France : Saint-Réal en était et y retourna, écrivain concis, et, pour quelques traits profonds, précurseur de Montesquieu. Il n'y eut jamais interruption bien longue dans cette suite littéraire notable ; et Ducis se vantait tout haut à Versailles de son sang allobroge, quand déjà, de par-delà les monts, la voix de Joseph de Maistre allait éclater⁵.

4 *Essai sur l'universalité de la langue française*, par M. Allou.

5 Parmi les auteurs français nés en Savoie, il faut compter aussi M. Michaud, l'auteur des *Croisades* et du *Printemps d'un Proscrit*.

En ce qui est du comte Xavier, le naturel décida tout ; le travail du style fut pour lui peu de chose ; Il avait lu nos bons auteurs, mais il ne songea guère aux difficultés de la situation d'écrivain à l'étranger. Il se trouva un conteur gracieux, délicat et touchant, sans y avoir visé ; il sut garder et cultiver discrètement sous tous les cieux sa bouture d'olivier ou d'oranger, sans croire que ce fût un arbuste si l'arc.

Heureux homme, et à envier, dont l'arbuste attique a fleuri, sans avoir besoin en aucun temps de l'engrais des boues de Lutèce ! Loin de nous, en Savoie, en Russie, au ciel de Naples, il semblait s'être conservé exprès pour nous venir offrir, dans sa trop courte visite, à l'âge de près de soixante-seize ans, l'homme le plus moralement semblable à ses ouvrages qui se puisse voir, le seul de nos jours peut-être tout à fait semblable et fidèle par l'âme à son passé, naïf, étonné, doucement malin et souriant, bon surtout, reconnaissant et sensible jusqu'aux larmes, comme dans la première fraîcheur, un auteur enfin qui ressemble d'autant plus à son livre qu'il n'a jamais songé à être un auteur.

Il est né à Chambéry, en octobre 1763, d'une très noble famille et nombreuse ; il avait plusieurs frères, outre celui que nous connaissons. Tandis que le comte Joseph, dans de fortes études qui semblaient tenir tout d'une pièce à l'époque d'Antoine Favre et du XVI^e siècle, suivait en magistrat gentilhomme la carrière parlementaire et sénatoriale, le comte Xavier entra au service militaire ; sa jeunesse se passa un peu au hasard dans diverses garnisons du Piémont. Les goûts littéraires dominaient-ils en lui et remplissaient-ils tous ses loisirs ? — « Je dois à la vérité d'avouer, répondait-il un jour en souriant à quelques-unes de mes questions *d'origines*, que dans cet espace de temps j'ai fait consciencieusement la vie de garnison sans songer à écrire et assez rarement à lire ; Il est probable que vous n'auriez jamais entendu parler de moi sans la circonstance indiquée dans mon *Voyage autour de ma Chambre*, et qui me fit garder les arrêts pendant quelque temps⁶. » Avant ce voyage ingénieux, il en avait fait un autre plus hardi et moins enfermé, un voyage aéronautique ; il partit d'une

6 Au chapitre II, où il donne la *logique* du duel.

campagne près de Chambéry, en ballon, et alla s'abattre à deux ou trois lieues de là. Des arrêts pour un duel, un voyage à la Montgolfier, voilà de grandes vivacités de jeunesse. Il avait vingt-six ou vingt-sept ans, et était officier au régiment de marine : en garnison à Alexandrie, lorsqu'il écrivit le *Voyage autour de ma Chambre* ; quelques allusions pourtant se rapportent à une date postérieure ; il le garda quelques années dans son tiroir et y ajoutait un chapitre de temps en temps. Dans une visite qu'il fit à son frère Joseph, à Lausanne, vers 93 ou 94, il lui porta le manuscrit : « Mon frère, dit-il, était mon parrain et mon protecteur ; il me loua de la nouvelle occupation que je m'étais donnée et garda le brouillon, qu'il mit en ordre après mon départ. J'en reçus bientôt un exemplaire imprimé⁷, et j'eus la surprise qu'éprouverait un père en revoyant adulte un enfant laissé en nourrice. J'en fus très satisfait, et je commençai aussitôt l'*Expédition nocturne* ; mais mon frère, à qui je fis part de mon dessein, m'en détourna : il m'écrivit que je détruirais

7 Édition de Turin, 1794. — Il y eut une édition à Paris en 1796 ; on rend compte très favorablement du livre dans le *Journal de Paris* du 23 mai 1796.

tout le prix que pouvait avoir cette blquette, en la continuant ; il me parla d'un proverbe espagnol qui dit que toutes les secondes parties sont mauvaises, et me conseilla de chercher quelque autre sujet : je n'y pensai plus. »

En relisant cet agréable *Voyage*, on apprend à en connaître l'auteur mieux que s'il se confessait à nous directement : c'est une manière de confession d'ailleurs, sous air de demi-raillerie. Une douce *humeur* y domine, moins marquée que dans Sterne, que plusieurs chapitres rappellent toutefois⁸ ; mais j'y verrais plutôt en général la grâce souriante et sensible de Charles Lamb. On surprend les lectures, les goûts du jeune officier, son âme candide, naturelle, mobile, ouverte à un rayon du matin, quelques rimes légères (nous en citerons plus tard), quelque pastel non moins léger, sa passion de *peindre* et même au besoin de dissserter là-dessus : « C'est le *dada* de mon oncle Tobie, se dit-il. » Dante peignait déjà comme on le

8 Le chapitre XIX, où tombe cette larme de repentir, pour avoir brusqué *Joannetti*, et le chapitre XXVIII, où tombe une autre larme, pour avoir brusqué le pauvre Jacques, sont tout à fait dans la manière de Sterne.

pouvait faire en son temps ; André Chénier peignait aussi : quoi de plus naturel qu'on tienne les deux pinceaux ? M. de Maistre a beaucoup plus peut-être réfléchi et raisonné sur celui des deux arts auquel il ne doit pas sa gloire : il manie l'autre sans tant d'étude et d'analyse des couleurs. Mais même pour la peinture, et malgré l'air de dissertation dont il se pique au chapitre XXIV du *Voyage*, ç'a été surtout un moyen pour lui de fixer en tout temps des traits chéris, un site heureux, une vallée alpestre, quelque moulin égayant l'horizon, quelque chemin tournant près de Naples, le banc de pierre où il s'est assis, où il ne s'assolera plus, toute réminiscence aimable enfin des lieux divers qui lui furent une patrie.

La douce malice du *Voyage* se répand et se suit dans toutes les distractions de l'autre, comme il appelle *la bête* par opposition à *l'âme* ; l'observation du moraliste, sous air d'étonnement et de découverte, s'y produit en une foule de traits que la naïveté du tour ne fait qu'aiguïser. Qu'on se l'appelle ce portrait de madame Hautcastel (chap. xv), qui, comme tous les modèles, et peut-être,

hélas ! comme tous les modèles, sourit à la fois à chacun de ceux qui regardent et a l'air de ne sourire qu'à un seul : pauvre amant qui se croit uniquement regardé ! Et cette rose sèche (chap, xxxv), cherchée, cueillie autrefois si fraîche dans la serre un jour de carnaval, avec tant d'émotion, offerte à madame Hautcastel à l'heure du bal, et qu'elle ne regarde même pas ! car il est tard, la toilette s'achève : elle en est aux dernières épingles ; il faut qu'on lui tienne un second miroir : « Je tins quelque temps un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure ; et, sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes, dont aucune ne faisait attention à moi. Enfin, l'avouerai-je ? nous faisons, ma rose et moi, une fort triste figure... Au moment où la parure commence, l'amant n'est plus qu'un mari, et le bal seul devient l'amant. »

Dans ce charmant chapitre, je relèverai une des taches si rares du gracieux opuscule : redoublant sa dernière pensée, l'auteur ajoute que, si l'on vous voit au bal ce soir-là avec plaisir, c'est parce que vous faites partie du bal même, et que vous êtes par conséquent une fraction

de la nouvelle conquête : vous êtes une *décimale* d'amant. Cette *décimale*, on en conviendra, est maniérée ; il y a très peu de ces fautes de goût chez M. Xavier de Maistre ; son frère, dans sa manière supérieure, s'en permet souvent, et laisse sentir la recherche. Lui, d'ordinaire, il est la simplicité même. Ce qui le distingue entre les étrangers écrivant en français et non venus à Paris, c'est précisément le goût simple. Par là il ressemble à madame de Charrière : on n'en avait pas d'exemple jusqu'à eux. Hamilton, tout Irlandais qu'il était, avait moins passé sa jeunesse à la cour de France, ou, ce qui revient presque au même, à celle de Charles II.

Et qu'on ne s'étonne pas si j'allie ainsi l'idée de la simplicité du goût avec celle du centre le plus raffiné. C'est un fait ; M. Xavier de Maistre l'a lui-même remarqué à propos de sa jeune Sibérienne : « L'étude approfondie du monde, dit-il, ramène toujours ceux qui l'ont faite avec fruit à paraître simples et sans prétentions, en sorte que l'on travaille quelquefois longtemps pour arriver au point par où l'on devrait commencer. » Ainsi Hamilton est aisé et simple de goût, comme l'est Voltaire,

Le comte Xavier s'en est plutôt tenu, lui, à cette simplicité par où l'on commence, tout en comprenant celle par où l'on finit⁹.

Revenons au *Voyage* : les divorces, querelles et accommodements de l'âme et de *l'autre* fournissent à l'aimable *humoriste* une quantité de réflexions philosophiques aussi fines et aussi profondes¹⁰ que le fauteuil psychologique en a jamais pu inspirer dans tout son méthodique appareil aux analyseurs de profession.

9 Les légères fautes d'incorrection sont presque aussi rares chez M. de Maistre que celles de goût. J'en note, pour acquit de conscience, quelques petites, sans être très sûr moi-même de ne pas me tromper. Ainsi, par exemple, quand il nettoie machinalement le portrait, et que son âme, durant ce temps, s'envole au Soleil, tout d'un coup elle en est rappelée par la vue de ces cheveux blonds : « Mon âme, depuis le soleil où elle s'était transportée, sentit un léger frémissement de plaisir ;... » en imposer pour imposer ; sortir de sa poche un paquet de papier... Mais c'est assez : je tombais l'autre jour sur une épigramme du spirituel poète épicurien Lainez, compatriote du gai Froissart et contemporain de Chapelle, qu'il égalait au moins en saillies ; il se réveille un matin en disant :

*Je sens que je deviens puriste ;
Je plante au cordeau chaque mot ;
Je suis les Danguaux à la piste ;
Je pourrais bien n'être qu'un sot.*

10 Voyez Chapitre X

L'élévation et la sensibilité s'y joignent bientôt et y mêlent un sérieux attendri : qu'on relise le touchant chapitre XXI sur la mort d'un ami et sur la certitude de l'immortalité. « Depuis longtemps, dit-il en continuant, le chapitre que je viens d'écrire se présentait sous ma plume, et je l'avais toujours rejeté. Je m'étais promis de ne laisser voir dans ce livre que la face riante de mon âme ; mais ce projet m'a échappé comme tant d'autres. » Chez M. de Maistre, en effet, la mélancolie n'est pas en dehors, elle ne fait par moments que se trahir. Né au cœur d'un pays austère, il n'en eut visiblement aucun reflet nuageux ; on ne pourrait dire de lui ce que M. de Lamartine a dit de M. de Vignet dans une des pièces du dernier recueil, dans celle peut-être où l'on reconnaît encore le plus sûrement l'oiseau du ciel à bien des notes, et où l'on aime à retrouver l'écho le moins altéré des anciens jours :

*Il était lié dans des jours sombres,
Dans une vallée au couchant,
Où la montagne aux grandes ombres
Verse la nuit en se penchant.*

*Les pins sonores de Savoie
Avaient secoué sur son front*

*Leur murmure, sa triste joie,
Et les ténèbres de leur tronc.*

.....

*Des lacs déserts de sa patrie
Son pas distrait cherchait les bords,
Et sa plaintive rêverie
Trouvait sa voix dans leurs accords.*

Chez le comte Xavier, cela se voit moins et seulement se devine. Sa bonhomie cache sa sensibilité et un fonds sérieux et mélancolique. En général, ses qualités sont voilées et à demi dérobées par cette bonhomie et modestie. On pourrait être longtemps avec lui dans un salon sans s'en douter ; il prend peu de part aux questions générales, et ne se met en avant sur rien ; il aime les conversations à deux : on croit sentir qu'il a longtemps joui d'un cher oracle, et qu'il a longtemps écouté. L'esprit français se retrouve sous son léger accent de Savoie et s'en pénètre agréablement : « L'accent du pays où l'on est né, a dit La Rochefoucauld, demeure dans l'esprit et dans le cœur, comme dans le langage. » La pensée semble parfois plus savoureuse sous cet accent, comme le pain des montagnes sous son goût de sel ou de noix.

Lorsque la Savoie fut réunie à la France, le comte Xavier, qui servait en Piémont, crut devoir renoncer à patrie, dont une moitié, dit-il, l'avait elle-même abandonné. Nos guerres en Italie l'en chassèrent. Il émigra en Russie, n'emportant qu'un très léger bagage littéraire, les premiers chapitres de l'*Expédition nocturne* peut-être, mais non pas assurément la *Prisonnière de Pignerol*, ni même le *poème en vingt-quatre chants*, dont il est question au chapitre XI de l'*Expédition*, car il n'avait rien écrit de tel et n'en parlait que par plaisanterie. Arrivé dans le Nord, sa première idée fut qu'il n'avait pour ressource que son pinceau, et, comme tant d'honorables émigrés, il se préparait à en vivre ; mais la fortune changea : il put garder l'épée, et, au service de la Russie, il parvint graduellement au rang de général¹¹. Sa destinée avec son cœur acheva de s'y fixer, lorsqu'il eut épousé une personne douée selon l'âme et portant au front le grand type de beauté slave¹² ; il avait trouvé le

11 Il reçut une blessure grave au bras droit à un siège en Géorgie, en décembre 1810.

12 Mademoiselle Zagriatsky, demoiselle d'honneur de Leurs Majestés Impériales. Il l'épousa en 1812 ; en 1839, à son passage

bonheur.

Vingt ans s'étaient passés depuis qu'il avait écrit le *Voyage autour de ma Chambre* ; un jour, en 1810, à Saint-Pétersbourg, dans une réunion où se trouvait aussi son frère, la conversation tomba sur la lèpre des Hébreux ; quelqu'un dit que cette maladie n'existait plus ; ce fut une occasion pour le comte Xavier de parler du lépreux de la Cité d'Aoste qu'il avait connu. Il le fit avec assez de chaleur pour intéresser ses auditeurs et pour s'intéresser lui-même à cette histoire, dont il n'avait jusque-là rien dit à personne. La pensée lui vint de l'écrire ; son frère l'y encouragea et approuva le premier essai qui lui en fut montré, conseillant seulement de le raccourcir. Ce fut son frère encore qui prit soin de le faire imprimer à Saint-Pétersbourg (1811), en y joignant le *Voyage* : mais *Lépreux* et *Voyage* ne furent ; guère connus en France avant 1817, ou même plus tard.

L'histoire du *Lépreux* est donc véritable comme l'est

à Paris, comme je me trouvais chez lui, sa femme entra un moment dans sa chambre, et il ne put s'empêcher de me dire en la regardant : « N'est-ce pas ? qu'elle est belle ! »

celle de la *Jeune Sibérienne*, que l'auteur avait apprise en partie d'elle-même, et comme le sont et l'auraient été en général tous les récits du comte Xavier, s'il les avait multipliés. Je lui ai entendu raconter ainsi la touchante histoire d'un officier français émigré, vivant à l'île de Wight, qu'il n'a pas écrite encore. S'il appartient à la France par le langage, on peut dire qu'il tient déjà à l'Italie par la manière de conter. Tout est *de vrai* chez lui ; rien du roman ; Il copie avec une exacte ressemblance la réalité dans l'anecdote. L'idéal est dans le choix, dans la délicatesse du trait et dans un certain ton humain et pieux ! qui s'y répand doucement. En France, nous avons très peu de tels *conteurs* et auteurs de *nouvelles* proprement dites, sans romanesque et sans fantaisie. On ne s'attend guère à ce que je compare M. Xavier de Maistre à M. Mérimée : ce sont les deux plus parfaits pourtant que nous ayons, les deux plus habiles, l'un à copier le vrai, l'autre à le figurer. L'auteur du *Lépreux*, de la *Jeune Sibérienne* et des *Prisonniers du Caucase* a, sans doute, bien moins de couleur, de relief et de burin, bien moins d'art, en un mot, que l'auteur de la *Prise d'une*

Redoute, ou de *Matteo Falcone*, mais il est également parfait en son genre, il a surtout du naïf et de l'humain.

Ce pauvre lépreux, avant d'être à la Cité d'Aoste, vivait à Oneille. Quand les Français, après avoir pris la Savoie et le comté de Nice, firent une incursion jusqu'à Oneille où était ce malheureux, il s'effraya, il se crut menacé, il eut la prétention d'émigrer comme les autres. Un jour il arriva à pied devant Turin : la sentinelle l'arrêta à la porte, et, sur la vue de son visage, on le fit conduire entre deux fusiliers chez le gouverneur, qui l'envoya à l'hôpital : de là on prit le parti de le diriger sur la Cité d'Aoste où il résida par ordre. M. de Maistre l'y voyait souvent. Le bonhomme lépreux avait, comme on peut croire, un cercle assez peu étendu d'idées ; en lui donnant toutes celles qui dérivait de sa situation même, l'historien n'a pas voulu lui en prêter un trop grand nombre. Son habitation était parfaitement solitaire : un jeune officier (celui de madame Hautcastel peut-être), donnait volontiers alors, à la dame qu'il aimait, des rendez-vous dans ce jardin qui cachait des roses ; ils étaient sûrs de n'y pas être troublés. Deux amants se

ménageant des rencontres de bonheur à l'ombre de cette redoutable charmillle du lépreux, n'est-ce pas touchant ? L'extrême félicité à peine séparée par une feuille tremblante de l'extrême désespoir, n'est-ce pas la vie ?

On relit le *Lépreux*, on ne l'analyse pas ; on verse une larme, on ne raisonne pas dessus. Tout le monde pourtant n'a pas pensé ainsi : on a essayé de refaire le *Lépreux*. Le comte Xavier était si peu connu en France, même après cette publication, qu'on l'attribua à son frère Joseph, et, comme celui-ci était venu à mourir, une dame d'esprit se crut libre carrière pour retoucher l'opuscule à sa guise. J'ai sous les yeux *le Lépreux de la Cité d'Aoste, par M. JOSEPH de Maistre, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée par madame O. C.*¹³. « La lecture du Lépreux m'avait touchée, dit madame Olympe Cottu dans sa préface ; j'en parlai à un ami auquel une longue et douce habitude me porte à confier toutes mes émotions ; je l'engageai à le lire. Il n'en fut pas aussi satisfait que moi : la douleur aride et quelquefois rebelle du Lépreux lui

13 Paris, Gosselin, 1824, in_8°

paraissait, me dit-il, *comme une autre lèpre qui desséchait son âme* ; cet infortuné (ajoutait-il), révolté contre le sort, n'offrait guère à l'esprit que l'idée de la souffrance physique, et ne pouvait exciter que l'espèce de pitié vulgaire qui s'attache aux infirmités humaines. Il aurait souhaité voir cette pitié anoblie par un sentiment plus doux et plus élevé, et la résignation chrétienne du Lépreux l'eût mille fois plus attendri que son désespoir. » — Ce discours dans la bouche de l'ami prendra de la valeur et deviendra plus curieux à remarquer, si l'on y croit reconnaître un écrivain bien illustre lui-même, et qu'on a été accoutumé longtemps à considérer comme l'émule et presque l'égal du comte Joseph, plutôt que comme le critique et le correcteur du comte Xavier¹⁴. Quoi qu'il en soit, c'était faire preuve d'un esprit bien subtil ou bien inquiet que de voir dans la simple histoire de ce bon Lépreux, à côté de passages reconnus pour touchants, *beaucoup d'autres où respire une sorte d'aigreur farouche* : voilà des expressions tout d'un coup extrêmes. Quelque délicats, quelque élevés que puissent

14 M. de La Mennais.

sembler certains traits ajoutés, l'idée seule de rien ajouter est malheureuse. Tout ce qu'on a introduit dans cette édition du *Lépreux* perfectionné se trouve compris, par manière d'indication, entre *crochets*, absolument comme dans les histoires de l'excellent Tillemont, qui craint tout au contraire de confondre rien de lui (le scrupuleux véridique) avec la pureté des textes originaux. Or, dans le délicieux récit qu'on gâte, imaginez comment l'intérêt ému circule aisément à travers ces perpétuels crochets. Si j'étais professeur de rhétorique, je voudrais, au chapitre des *narrations*, comparer, confronter page à page les deux versions du *Lépreux*, et démontrer presque à chaque fois l'infériorité de l'esprit cherché et du raisonnement en peine qui ne parvient qu'à surcharger le naïf et le simple. Les auteurs du *Lépreux* corrigé ont méconnu l'une des plus précieuses qualités du récit original, qui est dans l'absence de toute réflexion commune ou prétentieuse. Peut-être, lors de la rédaction première, s'était-il glissé quelque réflexion superflue dans ce que le comte Joseph a conseillé à son frère de raccourcir, et il a bien fait. A quoi bon ces raisonnements dans la bouche de l'humble

souffrant' ! Pourquoi lui faire dire en termes exprès par manière d'enseignement au lecteur : « Tout le secret de ma patience est dans cette unique pensée : *Dieu le veut*. De ce point obscur et imperceptible où il m'a fixé, je concours à sa gloire, *puisque j'y suis dans l'ordre*. Cette réflexion est bien douce ! elle agit sur moi avec tant d'empire, que je suis porté à croire que cet *amour de l'ordre* fait partie de notre essence... » Peu s'en fallait, si l'ami s'en était mêlé davantage, que le *Lépreux* ne fût devenu un *Vicaire Savoyard* catholique et, non moins que l'autre, éloquent. Ah ! laissez, laissez le lecteur conclure sur la simple histoire ; il tirera la moralité lui-même plus sûrement, si on ne la lui affiche pas ; laissez-le se dire tout seul à demi voix que ce Lépreux, dans sa résignation si chèrement achetée, est plus réellement heureux peut-être que bien des heureux du monde : mais que tout ceci ressorte par une persuasion insensible ; faites, avec le conteur fidèle, que cet humble infortuné nous émeuve et nous élève par son exemple, sans trop se rendre compte à lui-même ni par devant nous.

A cet endroit du dialogue : « Quoi ? le sommeil

même vous abandonne ! » le Lépreux, chez M. de Maistre, s'écrie bien naturellement : « Ah ! monsieur, les insomnies ! les insomnies ! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit, etc... » Au lieu de ce cri de nature, la version corrigée lui fait dire : « Oui, je passe bien des nuits sans fermer l'œil et dans de violentes agitations. Je souffre beaucoup alors ; mais la bonté divine est partout... » Suit une longue page d'analyse qui finit par une vision.

M. de Feletz, aux *Débats*, s'est poliment moqué, dans le temps, de cette retouche¹⁵ ; il y notait, entre autres additions, un certain clair de lune introduit au moment de la mort de la sœur, et dans lequel l'astre des nuits, éclairant une nature immobile, était comparé au *Soleil éteint*. Je n'aurais pas tant insisté sur ce singulier petit essai, s'il n'y avait une leçon directe de goût à en tirer, si l'on n'y trouvait surtout les traces avouées d'un conseil supérieur et des traits partout ailleurs remarquables, comme celui-ci ; « Quant à la vie, pour ainsi dire déserte,

15 Voir tome VI de ses *Mélanges*.

à laquelle je suis condamné, elle s'écoule bien plus rapidement qu'on ne l'imaginerait ; et cela c'est beaucoup, continua le lépreux avec un léger soupir, car je suis de ceux qui ne voyagent que pour arriver. Ma vie est sans variété, mes jours sont sans nuances ; et cette monotonie fait paraître le temps court, de même que la nudité d'un terrain le fait paraître moins étendu. »

Le simple et doux *Lépreux* fit son chemin dans le monde, sans tant de façons et sans qu'on lui demandât rien davantage ; il prit place bientôt dans tous les cœurs, et procura à chacun de ceux qui le lurent une de ces pures émotions voisines de la prière, une de ces rares demi-heures qui bénissent une journée. Littérairement, on pourrait presque dire qu'il fit école : on citerait toute une série de petits romans (dont *le Mutilé*, je crois, est le dernier) où l'intérêt se tire d'une affliction physique contrastant avec les sentiments de l'âme : mais ce sont des romans, et le *Lépreux* n'en est pas un. Dans cette postérité, plus ou moins directe, je me permets à quelques égards de ranger, et je distingue la trop sensible *Ourika*, chez qui la lèpre n'est du moins que dans cette couleur

fatale d'où naissent ses malheurs. Parmi les ancêtres du Lépreux en remontant vers le moyen-âge, je ne rappellerai que le touchant fabliau allemand du *Pauvre Henry*. C'est le nom d'un noble chevalier tout d'un coup atteint de lèpre. Le plus savant des docteurs de Salerne lui a dit qu'il ne pourrait être guéri que par le sang d'une jeune vierge librement offert, et l'amour le lui fait trouver¹⁶.

Un peu plus étendues que le *Lépreux* et aussi excellentes à leur manière, les deux autres anecdotes, les *Prisonniers du Caucase* et la *Jeune Sibérienne*, furent

16 On lira avec plaisir cette histoire, traduite par M. Buchon, et insérée dans le *Magasin pittoresque* (septembre 1836). — Dans ses voyages du Nord (Lettres sur l'Islande), M. Marmier a rencontré une classe de lépreux particulière à ces contrées, et qu'au lieu de l'effroi, la compassion publique environne, Cette maladie provient là, en effet, bien moins d'aucun vice que de la pauvreté et des misères de la vie, de la nourriture corrompue, de l'humidité prolongée, des travaux de pêche auxquels on est assujetti durant l'hiver : elle afflige souvent ceux qui le méritent le moins, elle n'est pas contagieuse, elle n'est même pas décidément héréditaire. Aussi y est-on très hospitalier aux lépreux ; on les accueille, on sent qu'on peut être demain comme eux : l'idée de l'antique malédiction a disparu, et M. Marmier a remarqué avec sensibilité que si le Lépreux de M. de Maistre était venu dans le Nord, il y aurait retrouvé une sœur.

écrites vers 1820, à la demande de quelques amis et en faveur d'une proche parente à qui l'auteur en avait promis la propriété ; il les leur livra pour être publiées à Paris. La perfection des deux nouveaux opuscules prouve que, chez lui, le bonheur du récit n'était pas un accident, mais un don, et combien il l'aurait pu appliquer diversement, s'il avait voulu. *La Jeune Sibérienne* est surtout délicieuse par le pathétique vrai, suivi, profond de source, modéré de ton, entremêlé d'une observation fine et doucement malicieuse de la nature humaine, que le sobre auteur discerne encore même à travers une larme. Ici un nouveau point de comparaison, une nouvelle occasion de triomphe lui a été ménagée, et, je suis fâché de le dire, sur une dame encore. Madame Cottin, dans *Élisabeth ou les exilés de Sibérie*, a fait un roman de ce que M. de Maistre a simplement raconté. Chez elle, on a une jeune fille rêveuse, sentimentale, *la fille de l'exilé de la cabane du lac* ; elle a un noble et bel amant, le jeune Smoloff ; c'est lui qu'elle souhaiterait pour guide dans son pèlerinage, mais on juge plus convenable de lui donner un missionnaire ; elle finit par épouser son amant. La

simple, la réelle, la pieuse et vaillante jeune fille, Prascovie, périt tout à fait dans cette sentimentalité de madame Cottin, plus encore que le Lépreux de tout à l'heure dans la spiritualité de madame Cottu. C'est le cas de dire avec Prascovie elle-même, lorsqu'après son succès inespéré, étant un jour conduite au palais de *l'Ermitage*, et y voyant un grand tableau de Silène soutenu par des Bacchantes, elle s'écrie avec son droit sens étonné : « Tout cela n'est donc pas vrai ? voilà des hommes avec des pieds de chèvre. Quelle folie de peindre des choses qui n'ont jamais existé, comme s'il en manquait de véritables ! » — Mais, pour saisir ces choses véritables, comme M. de Maistre l'a fait dans son récit. pour n'en pas suivre un seul côté seulement, celui de la foi fervente qui se confie et de l'héroïsme ingénu qui s'ignore, pour y joindre, chemin faisant et sans disparate, quelques traits plus égayés ou aussi la vue de la nature maligne et des petitesse du cœur, pour ne rien oublier, pour tout fondre, pour tout offrir dans une émotion bienfaisante, il faut un talent bien particulier, un art d'autant plus exquis qu'il est plus caché, et qu'on ne sait

en définitive si, lui aussi, il ne s'ignore pas lui-même.

Les Prisonniers du Caucase, par la singularité des mœurs et des caractères si vivement exprimés, semblent déceler, dans ce talent d'ordinaire tout gracieux et doux, une faculté d'audace qui ne recule au besoin devant aucun trait de la réalité et de la nature, même la plus sauvage. M. Mérimée pourrait envier ce personnage d'Ivan, de ce brave domestique du major, à la fois si fidèle et si féroce, et qui donne si lestement son coup de hache à qui le gêne, en sifflant l'air : Hai luli, hai luli !

Ces opuscules avaient été envoyés de Russie par l'auteur¹⁷; il ne tarda pas à les suivre et à revoir des ciux

17 M. Valery, qui en fut le premier éditeur, me transmet quelques détails plus particuliers. Lorsque le manuscrit arriva à Paris, il fut communiqué par M. de Vigne à madame de Duras. Cette femme d'un esprit si rare augurait mal, il faut le dire, de la publication : elle trouvait, par exemple, que Prascovie arrivée à Pétersbourg perdait du temps, qu'elle n'entendait rien aux affaires ; elle avait horreur de cet homme (Ivan) qui tue une femme, etc., etc. ; son opinion était partagée par plusieurs personnes de sa société. M. Valery, à qui le manuscrit avait été remis, se sentit d'un avis contraire, et on lui dut cette première édition à laquelle dans l'absence de l'auteur il apporta tous ses soins. (Voir à ce propos les articles de M. Patin, recueillis dans ses *Mélanges de Littérature*.)

depuis trop longtemps quittés. M. de Lamartine, dans l'une de ses *Harmonies*, a célébré avec attendrissement ce retour de M. de Maistre, à qui, durant l'absence, une alliance de famille l'avait uni :

*Salut au nom des cieux, des monts et des rivages
Où s'écoulèrent tes beaux jours,
Voyageur fatigué qui reviens sur nos plages
Demander à tes champs leurs antiques ombrages,
A ton cœur ses premiers amours !*

*Que de jours ont passé sur ces chères empreintes !
Que d'adieux éternels ! que de rêves déçus !
Que de liens brisés ! que d'amitiés éteintes !
Que d'échos assoupis qui ne l'épandent plus !
Moins de flots ont roulé sur les sables de Laisse¹⁸,
Moins de rides d'azur ont sillonné son sein,
Et, des arbres vieillis qui couvraient ta jeunesse,
Moins de feuilles d'automne ont jonché le chemin !*

.....

*Ô sensible Exilé ! tu les as retrouvées,
Ces images, de loin toujours, toujours rêvées,
Et ces débris vivants de tes jours de bonheur :
Tes yeux ont contemplé tes montagnes si chères,
Et ton berceau champêtre, et le toit de tes pères ;
Et des flots de tristesse ont monté dans ton cœur !...*

M. de Maistre a lui-même composé beaucoup de vers ; mais, malgré les insinuations complaisantes, il a toujours résisté à les produire au jour, se disant que la

18 Nom d'un torrent de Savoie

mode avait changé. Il a traduit ou imité en vers des fables du poète russe Kriloff : on trouve une de ces imitations imprimée dans l'Anthologie russe qu'a publiée M. Dupré de Saint-Maur. J'ai entre les mains une ode manuscrite de lui, de 1817 ; c'est un regret de ne pouvoir atteindre au but sublime, et le sentiment exprimé de la lutte inégale avec le génie :

*Et, glorieux encor d'un combat téméraire,
Je garde dans mes vers quelques traits de lumière
Du Dieu qui m'a vaincu*¹⁹.

Il a fait des épigrammes spirituelles, Quelques personnes ont copie de son épitaphe, qui rappelle un peu

19 Il écrivait en style moins lyrique à un ami, en se faisant tout petit, non sans malice : « Dans l'impossibilité où je suis de comprendre cette faculté (du poète) et pour ne pas avouer cette supériorité dans les autres, je pense que les poètes ont quelque chose dans le poignet qui change la prose en vers à mesure qu'elle passe par là pour se rendre de la tête sur le papier ; en sorte qu'un poète ne serait qu'une filière plus ou moins parfaite. J'étais si persuadé de ce système consolant pour les prosateurs, que j'essayai un jour d'écrire des vers avec la main gauche, dans l'espoir d'y trouver cet heureux mécanisme ; mais ma main gauche ne fut pas plus heureuse que la droite, et je fus convaincu à jamais que je ne suis pas une filière à vers. J'avoue même que ce mauvais succès me laissa quelques doutes sur la vérité de mon système. » — Si faux que soit le système, il ne s'appliquerait pas mal à plus d'un soi-disant poète, et tel auteur de grande épopée comme Parseval nous en pourrait dire quelque chose.

celle de La Fontaine²⁰. Mais il suffira de donner ici sa jolie pièce du Papillon, qui, pour la grâce et l'émotion, ne dépare pas le souvenir de ses autres écrits. Un prisonnier lui avait raconté qu'un papillon était un jour entré dans sa prison en Sibérie :

LE PAPILLON.

*Colon de la plaine éthérée,
Aimable et brillant Papillon,
Comment de cet affreux donjon
As-tu su découvrir l'entrée ?
A peine entre ces noirs créneaux
Un faible rayon de lumière
Jusqu'à mon cachot solitaire
Pénètre à travers les barreaux.*

*As-tu reçu de la nature
Un cœur sensible à l'amitié ?
Viens-tu, conduit par la pitié,
Partager les maux que j'endure ?
Ah ! ton aspect de ma douleur
Suspend et calme la puissance ;
Tu me ramènes l'espérance
Prêté à s'éteindre dans mon cœur.*

*Doux ornement de la nature,
Viens me retracer sa beauté ;
Parle moi de la liberté,*

20 En voici les premier vers :

*Ci-gît sous cette pierre grise
Xavier, qui de tout s'étonnait,
Demandant d'où venait la bise
Et pourquoi Jupiter tonnait...*

*Des eaux, des fleurs, de la verdure.
Parle-moi du bruit des torrents,
Des lacs profonds, des frais ombrages,
Et du murmure des feuillages
Qu'agite l'haleine des vents.*

*As- tu vu les roses éclore ?
As- tu rencontré des amants ?
Dis-moi l'histoire du printemps
Et des nouvelles de l'aurore ;
Dis-moi si dans le fond des bois
Le rossignol, à ton passage,
Quand tu traversais le bocage,
Faisait ouïr sa douce voix ?*

*Le long de la muraille obscure
Tu cherches vainement des fleurs :
Chaque captif de ses malheurs
Y trace la vive peinture.
Loin du soleil et des zéphyr,
Entre ces voûtes souterraines,
Tu voltigeras sur des chaînes
Et n'entendras que des soupirs.*

*Léger enfant de la prairie,
Sors de ma lugubre prison ;
Tu n'existes qu'une saison,
Hâte-toi d'employer la vie,
Fuis ! Tu n'auras, hors de ces lieux
Où l'existence est un supplice,
D'autres liens que ton caprice,
Ni d'autre prison que les cieux.*

*Peut-être un jour dans la campagne,
Conduit par tes goûts inconstants,
Tu rencontreras deux enfants
Qu'une mère triste accompagne :
Vole aussitôt la consoler ;*

*Dis-lui que son amant respire,
Que pour elle seule il soupire ;
Mais, hélas !... tu ne peux parler.*

*Étale ta riche parure
Aux yeux de mes jeunes enfants ;
Témoin de leurs jeux innocents,
Plane autour d'eux sur la verdure.
Bientôt, vivement poursuivi,
Feins de vouloir te laisser prendre,
De fleurs en fleurs va les attendre
Pour les conduire Jusqu'ici.*

*Leur mère les suivra sans doute,
Triste compagne de leurs Jeux :
Vole alors gaîment devant eux
Pour les distraire de la route.
D'un infortuné prisonnier
Ils sont la dernière espérance :
Les douces larmes de l'enfance
Pourront attendrir mon géôlier.*

*A l'épouse la pins fidèle
On rendra le plus tendre époux ;
Les portes d'airain, les verrous,
S'ouvriront bientôt devant elle.
Mais, ah ! ciel ! le bruit de mes fers
Détruit l'erreur qui me console :
Hélas ! le Papillon s'envole...
Le voilà perdu dans les airs²¹ !*

Maintenant en route vers la Russie, où des affaires

21 Cette jolie pièce a été traduits en russe, puis retraduite en vers français par un de nos secrétaires d'ambassade qui n'en savait pas la première origine. Pareille aventure est arrivée à la *Chute des Feuilles* de Millevoye.

l'ont rappelé et où l'accompagnent nos vœux, M. de Maistre a laissé ici, au passage, des souvenirs bien durables chez tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. On prendrait plaisir et profit à plus d'un de ses jugements naïfs et fins. Il a peu lu nos auteurs modernes ; en arrivant, il ne les connaissait guère que de nom, même le très petit nombre de ceux qui mériteraient de lui agréer. En parcourant les ouvrages à la mode, il s'est effrayé d'abord, il s'est demandé si notre langue n'avait pas changé durant ce long espace de temps qu'il avait vécu à l'étranger : « Pourtant ce qui me tranquillise un peu, ajoutait-il, c'est que, si l'on écrit tout autrement, la plupart des personnes que je rencontre parlent encore la même langue que moi. » En assistant à quelque séance de nos Chambres, il s'est trouvé bien dérouté de tant de paroles ; au sortir du silence des villas et du calme des monarchies absolues, il comprenait peu l'utilité de tout ce bruit, et l'on aurait eu peine, je l'avoue, à la lui démontrer pour le moment. Il était tombé aussi dans un quart d'heure trop désagréable pour la forme représentative : que ne prenait-il un instant plus flatteur ? La Chambre

des députés, chaque fois qu'il passait devant, lui rappelait involontairement le Vésuve, disait-il. — Oui, pour la fumée au moins, sinon pour le péril de l'explosion ; mais, lui, il croyait même au péril. Il n'aimait guère mieux le *quai Voltaire* (antipathie de famille), et y passait le plus rapidement qu'il pouvait, baissant la tête, disait-il, et détournant les regards vers la Seine. Il admire, comme on le peut penser, les ouvrages de son illustre frère, et, en toute tolérance, sans ombre de dogmatisme, il semble les adopter naturellement comme l'ordre d'idées le plus simple du monde ; il trouve que le plus beau livre du comte Joseph est celui de *l'Église gallicane*. Ce qu'il paraissait le plus désirer, le plus regretter chez nos grands littérateurs, c'est l'unité dans la vie. Il l'a dans la sienne : simplicité, pureté, modestie, honneur ; bel exemple des antiques mœurs jusqu'au bout conservées dans un esprit gracieux et une âme sensible ! — Il aimait à parler avec éloges d'un écrivain genevois spirituel qui est un peu de son école pour le genre d'émotion et pour l'humour. Quand on lui demandait s'il n'avait pas quelque dernier opusculé en portefeuille, il répondait en désignant *le*

Presbytère, l'Héritage, la Bibliothèque de mon Oncle, la Traversée, le Col d'Anterne, le Lac de Gers, un choix colin des meilleurs écrits de M. Töpffer, et en désirant qu'on les fit connaître eu France. On aurait l'agrément de l'auteur pour ôter ça et là deux ou trois taches, car il y en a quelques-unes de diction et de ton. Si cette petite contrefaçon à l'amiable a bientôt lieu, on la lui devra²².

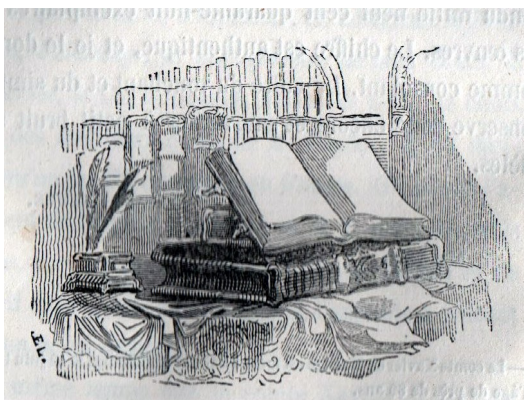
En même temps que le comte Xavier de Maistre s'est offert à nous comme un de ces hommes dont la rencontre console de bien des mécomptes en en littérature et réconcilie doucement avec la nature humaine, il y a, dans la publicité insensible et croissante de ses ouvrages, un mouvement remarquable qui peut encore, ce semble, rassurer le goût. On l'a peu affiché, on l'a peu vanté dans les journaux ; aucun des grands moyens en usage n'a été employé pour pousser à un succès ; eh bien ! du 14 décembre dernier au 19 avril, c'est-à-dire en quatre mois (et quels mois de disette, de détresse, on le sait, pour la librairie !), il s'est vendu mille neuf cent quarante-huit

22 Elle s'est faite et elle a très bien réussi : M. Töpffer est désormais naturalisé en France.

exemplaires de ses œuvres. Le chiffre est authentique, et je le donne comme consolant. Le culte du touchant et du simple conserve donc encore et sait rallier à petit bruit ses fidèles.

SAINTE-BEUVE.

Mai 1839.



- Le comte Xavier de Maistre est mort à Saint-Pétersbourg, le 12 juin 1852, à l'âge de près de 89 ans.
- La *Bibliothèque universelle de Genève* a publié, à la date du 22 octobre 1841, un petit mémoire de M. de Maistre, intitulé *Méthode pour observer les*

taches que l'on peut avoir dans le cristallin. Mais, dans ce voyage autour de la chambre de l'œil, il n'y a absolument rien de littéraire, ce n'est qu'une observation physique minutieuse et ingénieuse. On y retrouve le même genre d'application délicate que l'auteur avait déjà donnée à la peinture, aux couleurs et au procédé par l'encre de Chine.

- La *Correspondance diplomatique* de Joseph de Maistre, publiée par M. Albert Blanc (2 volumes, 1861) contient des particularités intéressantes sur le comte Xavier, notamment tome I, pages 1, 57, 296 ; à ce dernier endroit, son frère a inséré une lettre de lui, datée de Vilna, 21 décembre 1812 ; le comte Xavier faisait partie de l'armée russe, et il raconte ce dont il a été le témoin oculaire depuis Moscou jusqu'à la frontière, les horreurs de cette route semée de cadavres, et qui avait l'air « d'un champ de bataille continu ». Cette lettre, sortie d'une plume « étrangère à l'ombre même de l'exagération, » est un témoignage de plus à

ajouter à tant d'autres sur cette épouvantable
retraite de 1812.